

Fiche de lecture

Adrian, P. (2015). *La Piste Pasolini*. Paris: Les Equateurs, 191 p.

*La Piste Pasolini* comprend un prologue, deux parties et un épilogue. Le récit retrace le voyage du narrateur-personnage sur les pas de Pasolini. Ce narrateur – que l'on suppose être l'auteur car il en porte le nom – traverse l'Italie du Nord au Sud, des premières années de l'écrivain jusqu'à l'année de son assassinat. Il fait part de ses rencontres, de ses expériences de voyage et des lieux qu'il parcourt. De ses pérégrinations sur le sol italien naît une réflexion sur la vie du poète. Les fêlures, les peines, les batailles de l'écrivain accompli, trouvent un écho chez le jeune auteur. Quel héritage Pasolini laisse-t-il à un jeune écrivain en 2015 ? Quels enseignements délivre-t-il ? En plus des témoignages des collègues et amis du poète, des citations – certaines en épigraphes – viennent compléter la réflexion de Pierre Adrian. Le discours est ainsi alternativement narratif et argumentatif: les dialogues au style direct cèdent régulièrement le pas aux interprétations du narrateur sur la vie et les motivations du cinéastes.

Le voyage commence dans le Frioul, une campagne austère et dépeuplée dans laquelle Pasolini a vécu ses premières années et a commencé son travail d'écriture. Dans cette première partie, Angela, directrice du Centre d'Etudes sur Pasolini de Casarsa et Andréa, étudiant, font découvrir au narrateur les lieux qui ont marqué la jeunesse de Pier Paolo: la maison de son enfance sur la route de Versuta (p.33), les églises et les cafés avoisinants. Cette région, dans laquelle il est enterré désormais, le narrateur nous dit que Pier Paolo l'a chérie et détestée. Il l'aimait pour la quiétude de sa vie pastorale, son dialecte et pour les parties de football des jeunes adolescents. Il la détestait car elle était désertique et en proie à une industrialisation croissante (p.38). A son retour dans le Frioul, des dizaines d'années après son départ, il déplore la disparition de la gaieté de la région, envahie par la pollution industrielle. Elle est le point de départ de son engagement contre la société consumériste et elle est devenue célèbre à ce titre. «J'ai écrit une histoire légendaire de ces lieux qui jusqu'ici n'existait pas », dira-t-il plus tard dans une correspondance avec son ami Luciano Serra (p.26).

Dans une deuxième partie, le narrateur se rend à Trévise et y fait la rencontre de Nico Naldini, cousin de l'écrivain (p.81). Il témoigne de sa nostalgie des auteurs italiens du milieu du XXème siècle (Alberto Moravia, Sandro Penna, Eugenio Montale) et de son expérience de cinéaste. En 1974, Nico Naldini présente son documentaire *Fascista* aux côtés de Pasolini, à l'université de Vincennes (p.85). Mais le projet est mal accueilli par les étudiants: alors qu'il prétend dénoncer la propagande fasciste, il est perçu comment en faisant l'apologie. L'engagement de Pasolini fait également l'objet de vives critiques ce jour-là. On lui reproche de s'être opposé aux étudiants révolutionnaires lors des émeutes de mai 1968 et d'avoir pris la défense des policiers. Pour lui, ces manifestations étudiantes n'étaient que simulacre: quelques années plus tard, les étudiants bourgeois deviendraient à leur

tour des citoyens aisés. Il avait donc préféré prendre la défense des policiers, issus des classes ouvrières (p.87).

Le narrateur poursuit son pèlerinage à Venise, puis à Rome (p.97). A l'instar de son personnage *Mamma Roma*, Pasolini a emménagé dans la banlieue romaine après des années de vie dans la campagne italienne. Pierre Adrian décrit ses églises et cette description devient prétexte à une réflexion sur la foi du cinéaste (p.103). Pierre Adrian nous dit la déception de Pasolini à l'égard de l'Eglise qui, en faisant le choix de ne pas s'opposer au modèle consumériste, dénature la parole biblique: « elle devrait se nier elle-même pour reconquérir ses fidèles » écrit Pasolini dans ses *Ecrits Corsaires*. Le narrateur se reconnaît dans la quête spirituelle de l'écrivain: « j'ai retrouvé chez lui cet appétit d'essentiel (...) la générosité du chrétien de chapelle » (p.106). Pierre Adrian retrouve dans le marché du Campo de' Fiori et sur les bords du Tibre, la société de consommation dont Pasolini avait décrit l'émergence: les produits *made in China* qui couvrent les étals, les affiches publicitaires qui assiègent les bus et tramways.

Dans le quartier de San Lorenzo, il s'entretient avec des étudiants sur l'influence de Pasolini sur la génération émergente. Si la figure du cinéaste provocateur reste présente dans les mémoires, celle du poète du peuple semble être tombée en désuétude (p.121). Le trajet se poursuit par un passage au cimetière acatholique de Rome, dans lequel est enterré Gramsci. Il aurait influencé Pasolini dans sa lutte pour la survivance des dialectes et contre l'uniformisation capitaliste (p.128). A nouveau, le narrateur se reconnaît dans ce combat. Il termine son périple dans Rome *intra-muros* en entrant chez Carlo Di Carlo, ancien assistant de Pasolini pour les films *Mamma Roma* et *La Rabbia*. Ce dernier lui parle entre autres de ses souvenirs de tournage, des enjeux de *La Rabbia*. Le film, jugé trop engagé à gauche, avait été divisé en deux et confié partiellement à Guareschi -à la sensibilité de droite- de manière à équilibrer la production finale (p.136). Mais il raconte aussi les accusations mensongères dont Pasolini faisait l'objet: on souhaitait par tout les moyens l'empêcher de tourner, sa pensée provocatrice déplaisait.

Après cette rencontre, Pierre Adrian poursuit son voyage dans les faubourgs de Rome, ceux-là mêmes qui ont vu naître les films du cinéaste, et dans lesquels il menait une vie sexuelle marginale. Les terrains vagues sont désormais investis par la nouvelle génération dite *underground* pour des *rave parties* nocturnes (p.155). A quelques pas de là, le proxénétisme perdure. Au petit matin, Pierre Adrian observe ce qu'il nomme « le nouveau prolétariat » se lever: la population immigrée, marginalisée dans des ghettos. Il termine son voyage dans l'EUR, quartier calme, considéré par les étrangers comme un symbole du fascisme. Pasolini ne l'apprécie pas mais s'y installe avec et pour sa mère. Il y vit les dernières années de sa vie (p.155). C'est dans cet appartement qu'il terminera son interview célèbre avec le journaliste Furio Colombo par ces mots, quelques temps avant sa mort: « parce que nous sommes tous en danger ». En épilogue, Pierre Adrian conclut par une dernière étape: la tour de Chia, alors en réfection, qui était pour Pasolini un lieu de retraite à la fin de sa vie (p.178).

Pierre Adrian dit avoir trouvé chez Pasolini des règles de vie : garder espoir, lire, étudier, « rester engagé dans la lutte pour ses idées » (p.186). Si Pasolini avait survécu, où serait-il aujourd'hui ? A cela Carlo di Carlo répond: « en première ligne ».